pitaux vous permettent-ils de faire ce crédit?

Ah! comme il en coûta au comte de mentir! Et il avait à peine prononcé: "Oui, M. le Ministre", qu'il regretteât profondément cet mensonge. Mais il lui en aurait coûté bien davantage d'avouer que ses ressources personnelles étaient épuisées: il n'eut pas le courage d'aller au devant de cette humiliation.

D'ailleurs, le Ministre le rassurait, en ajoutant:

—Je pourrai peut-être m'entendre avec le Ministère des Finances pour vous rembourser en partie vos avances vers la fin de l'année; mais je ne puis vous promettre rien de certain avant l'année prochaine. Bref, si vous êtes en mesure de me satisfaire, retournez immédiatement à Saint-Etienne; j'enverrai, sous peu, un des membres du Comité d'artillerie, visiter secrètement votre installation; je commence par vous donner, à titre d'essai, une commande de cinq mille fusils, et, si votre fabrication marche comme je l'espère, je vous donnerai une commande définitive de cent mille fusils. Adieu, comte! Que le secret soit gardé dans votre usine, que vos ouvriers et contre-maîtres soient persuadés que toutes ces armes sont destinées à l'étranger, le secret sera facile à garder puisque les armes ne seront pas montées chez vous.... Nous prendrons plus tard nos dispositions pour que les livraisons dans une manufacture de l'Etat n'éveillent pas l'attention.... Rappelez-vous que j'ai votre parole de gentilhomme!

—Ma parole de Français et de soldat, ce qui vaut tout autant, monsieur le Ministre.

Sur cette fière parole, le comte se retirait avec son frère.

Le général était fou de joie; il était bien persuadé qu'il avait compensé tout le mal qu'il avait pu faire à son frère; et, comme il était dans sa période de repentir il formait les projets les plus énergiques de ne plus retomber dans les griffes de cette guense de Ketty Bell qui s'y prenait si adroitement, si gentiment, pour lui soutirer les billets de mille qu'il ne possédait pas. Jamais il ne la reverrait; désormais, c'était bien décidé dans son esprit, quoique son corps fût tout secoué dès qu'il songeait à elle. Mandite carcasse qui n'avait pas su vieillir! Il ne l'écouterait plus; tout ce qui lui restait d'énergie, il devait le garder pour son pays, pour le grand règlement de compte avec les autres.

Le comte semblait, au contraire, fort soucieux.

—Mais tu n'es donc pas satisfait? lui demanda plusieurs fois son frère.

Le comte souriait, affirmait qu'il était au comble de ses désirs; il disait:

—Je réfléchis, mon ami, voilà tout.

Mais son visage redevenait bien vite sombre. A peine avait-il en quitté le ministre qu'il avait éprouvé une sorte d'effroi de la responsabilité qu'il venait d'assumer. Il était surtout honteux d'avoir trompé cet homme qui s'était expliqué si loyalement avec lui.

Pour exécuter cette commande, il lui faudrait encore emprunter de l'argent. A qui s'adresser désormais? Les usuriers commençaient à se montrer récalcitrants; des banquiers français lui demandaient des explications.

Si, du moins, on ne lui avait pas retiré ses ordres du gouvernement serbe! Il aurait touché de grosses sommes de ce côté et aurait mis l'argent de l'étranger au service de la France.

C'est ainsi qu'il fut amené insensiblement à songer au baron Kreizer. Il voyait secrète lui disait cependant d'en finir avec cet homme, de ne jamais le revoir, de lui accuser purement et simplement réception de sa lettre, sans manifester son dépit en quoi que ce soit.

Et cependant cet homme lui devait bien une compensation, il s'avait pas hésité à le lui écrire. Et puis, qui sait s'il ne pourrait pas nouer avec lui quelque nouvelle affaire?

Après de nombreuses tergiversations, M. de Montreux se décida enfin à rendre visite au baron Kreizer.

Le baron l'accueillit avec les plus vives démonstrations d'amitié et se répandit en invectives contre la stupidité de ses compatriotes qui avaient si facilement ajouté foi à de fausses nouvelles.

—Tant pis! dit le comte, jouant fort bien l'indifférence, n'en parlons plus....

—Mais, mon cher comte, je n'imaginais si bien que l'affaire était sûre que l'avais réuni des capitaux pour vous faire des avances au cas où cela aurait été nécessaire....

Ce mot d'avances ne tressaillir le comte.

—Aussi, déclarait Kreizer, j'ai saisi avec joie l'occasion de rendre service à votre frère; et si je pouvais en faire autant pour vous, je serais vraiment enchanté.

Qu'il savait bien tendre ses appâts, le misérable! Il avait bien compris tout de suite que, malgré l'indifférence qu'il affectait, le comte l'écoutait avec un intérêt passionné.

—Je voudrais tant vous prouver que mon amitié pour vous est sincère.... Je vous en prie, mon cher comte, si l'occasion s'en présentait, agissez avec moi comme si j'étais un ami de vingt ans.... Tenez! je sais que, dans l'industrie, on n'a jamais assez de capitaux; les crédits se prolongent souvent bien plus qu'on ne l'aurait cru, on a besoin de fonds pour de nouveaux travaux: dans ces moments-là, on craint parfois de s'adresser à des banquiers qui vous demanderaient trop de garanties, trop d'explications.... Eh bien! mon cher comte, quand vous voudrez me considérer comme votre banquier, vous trouverez chez moi tous les capitaux que vous pourrez désirer, et sans avoir à souffrir de questions indiscrètes....

—Merci, mon cher baron, merci, dit le comte, baissant un peu la tête... de verrai.... Plus tard.... si l'occasion se présentait.... Merci encore....

VII

LA NOUVELLE ÉCOLE.

Le comte avait eu un dernier scrupule.

Avoner ainsi, tout de suite, à cet étranger, qu'il traversait en effet une de ces crises où l'on cherche de l'argent de tous côtés!.... Il n'avait pu s'y décider. Et cependant, tandis que le baron le reconduisait, il regrettait déjà son hésitation. Et l'Allemand, qui lisait très clairement dans les pensées de son ennemi, se disait joyeusement:

—Il n'a pas osé aujourd'hui; mais il est amorcé, il y viendra.

Le comte entrevoyait les humiliations qu'il allait subir encore chez les prêteurs parisiens. S'il avait osé, là, dans le vestibule, il aurait formulé sa demande: "Mon cher baron, je vous prends au mot."

—A propos, et cette grève? demanda Kreizer.

—Une simple mutinerie causée par des rivaux, dit le comte en haussant les épaules.

—Et cela s'est terminé... sans difficultés?

—Au bout d'un jour; il n'y avait qu'un malentendu à dissiper.

—Je vous en félicite. Adieu.

—A bientôt; je profiterai peut-être de votre offre si aimable.

—Je vous le répète, je suis tout à votre disposition.

Le baron remonta dans son cabinet, où il trouva son fils Max.

—Tu t'ennuies, lui dit-il.

—Je suis arrivé pendant que le comte de Montreux était chez vous; je n'ai pas voulu vous déranger.

—Devines tu ce qu'il est venu faire?

—Parbleu! vous emprunter de l'argent.

—Pas encore; mais il le fera avant longtemps.

—Et je pense que vous allez prendre vos dispositions pour lui en prêter!

Le baron eut une légère hésitation, puis répondit:

—Naturellement, mon fils, puisque c'est toi, maintenant, qui dirige nos affaires.... notre vengeance....

—Ah! oui, mon père! s'écria Max avec un vif accent de reproche, laissez moi tout diriger, désormais; vous moyens sont usés....

—Tu trouves ton père vieux jeu, dit le baron, sans montrer trop d'amertume.

—Que voulez-vous, mon père, le siècle a marché, nos idées diffèrent des vôtres.... Vous voulez organiser un sombre mélodrame là où suffira, selon moi, la comédie, mais une comédie bien cruelle, bien moderne, qui aboutira à une vengeance autrement effroyable à celle que vous avez rêvée....

Le baron haussait légèrement les épaules.

—Quand vous m'avez exposé votre plan de vengeance, mon père, rappelez-vous que j'en y suis opposé fortement; et, cependant, tout semblait admirablement combiné. Mlle de Montreux avait été attirée à Houlgate de la façon la plus naturelle, son père en avait été éloigné avec une suprême habileté; ce yacht mystérieux, qui ne devait pas laisser de traces, ce guet-apens dont les moindres détails avaient été prévus... Tout semblait prédire le succès. Et la tentative a échoué parce que, au enlèvement, on ne se fait plus au dix neuvième siècle: on n'enlève plus que les jeunes personnes qui ne demandent qu'à se faire enlever.... Et quel danger pour nous, si on nous avait reconnus, si Mlle de Montreux avait pu me voir! Nous étions perdus.....

—Je n'ai pas réussi, donc j'ai tort, dit le baron en souriant mélancoliquement.

—Et vous n'avez pas plus réussi à Saint-Etienne. Au premier abord, cependant, l'idée pouvait sembler superbe: frapper M. de Montreux dans son honneur, dans ce qu'il a de plus cher au monde, et en même temps, le ruiner par une grève.....

—Qui devait se terminer par un incendie, ne l'oublie pas!

—Eh! mon père, quand on veut vraiment que quelque chose soit brûlé, on y met le feu soi-même, au lieu d'en charger quelque agent subalterne qui a peur et est capable de vous trahir. Quant à cette grève, c'était une absurdité. Les ouvriers ne sont plus les imbéciles qu'ils ont été jadis: ils ne se battent plus pour le compte des autres. Vous avez cru, et M. de Mondoze avec vous, qu'il suffisait d'exciter ces gens-là contre M. de Montreux, de leur distribuer de l'argent, de les faire boire; vous en êtes pour vos peines et pour votre argent; et nous ignorons encore comment les choses ont pu se passer là-bas, puisque M. de Mondoze n'a pas eu remettre la main sur ce fameux agent qui devait tout bouleverser. Mais je devine très bien comment tout s'est arrangé; les gens raisonnables ont fait comprendre aux grévistes qu'ils n'avaient rien à gagner à cette grève qui était absurde, et les ouvriers ont repris tout simplement leur travail. Vous avez donc échoué de ce côté aussi parce que vous n'avez pas tenu assez compte des idées modernes: on ne fait plus de grève sans motifs sérieux. Et, après beaucoup d'ennuis, de combinaisons, d'argent dépensé, nous ne sommes pas plus avancés que le premier jour. Le recommencerez-vous?

—Oui, fit le baron d'un ton ennuyé; mais enfin, toi, que veux-tu faire?

—Je veux, dit Max en martelant ses mots, pénétrer dans l'intimité de la famille de M. de Montreux, je veux être invité à demeurer chez lui, à Saint-Etienne, je veux vivre auprès d'Hélène....

En prononçant le nom de la jeune fille, Max devint tout pâle.

—Prends garde, Max, j'ai déjà pressenti ce danger: tu finiras par te laisser prendre, par aimer....

—Mais je ne veux pas vous le cacher plus longtemps, mon père: j'aime passionnément, follement Mlle de Montreux.... Oh! oui, je l'aime! mais comme un tigre peut aimer la proie qu'il va dévorer.... Et non seulement je veux qu'elle soit à moi, mais qu'elle m'aime, elle aussi! Le comte est ruiné, ou du moins, à la suite de ses imprudences, il traverse une crise épouvantable; vous êtes assez renseignés sur les emprunts qu'il fait sans cesse à des usuriers. Vous l'avez tenté aujourd'hui, n'est-ce pas?

—Je lui ai déclaré que je me mettais entièrement à sa disposition.

—Avant huit jours, il vous demandera cent mille francs, puis cent autres mille.... et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il vous propose lui-même de devenir son commanditaire. Il faudra sacrifier cinq ou six cent mille francs peut-être!.... Que nous importe? Nous ne nous en paierons pas plusieurs millions? Profitons donc de cette bonne puissance de l'argent qui nous rend invincibles! Le comte aura ce qu'il désirera, mais à la condition que Mlle de Montreux consentira à porter mon nom.....

—Tu veux l'épouser!

—Et pourquoi pas! N'est-ce pas le moyen le plus simple pour pouvoir torturer une femme que de l'épouser? Je serai son maître, enfin! Et, pour faire son devoir, elle m'aimera.... Ah! vous verrez alors comme vous serez bien vengé! Ce sera une torture de tous les jours.... Je lui brisera le cœur.... Et puis, pour tout couronner, j'incendierai cette usine, comme on a jadis incendié votre maison, et nous serons là pour jouir de ce délicieux spectacle! Nous verrons M. de Montreux définitivement vaincu, humilié.... Et, pour dernière humiliation, une fois notre rage satisfaite, nous l'abandonnerons, lui et sa fille, en leur révélant qui nous sommes.... Et nous rentrerons chez nous satisfaits et vengés! Qui pourra nous attaquer, nous poursuivre? Un mari qui abandonne sa femme, cela ne se voit-il pas tous les jours? Et cette usine, qui songera à nous accuser de l'avoir incendiée, puisque nous y aurons perdu plusieurs centaines de mille francs!..... La voilà, la vraie vengeance, qui ne nous fera courir aucun danger, et que nous pourrons savourer à longs traits!....

Le baron demeura tout d'abord silencieux: il était tout saisi par la profondeur de la rancune de son fils; il n'avait jamais rêvé qu'une vengeance brutale, terrible, accomplie en un jour. Il était forcé de reconnaître que la haine de son fils dépassait la sienne.

—Admettons que ton plan réussisse, dit-il enfin; tu oublies une des conséquences et la plus importante: si, de ce mariage.... naissait un enfant?

Max eut un ricanement sauvage:

—Ah! ah! mon père, ne serait ce pas le dernier rathement de notre vengeance? Laisser à cette famille maudite un enfant qui aurait du sang prussien dans les veines?

Le baron s'inclina en ricanant.

—Jusqu'à nouvel ordre, dit-il, je ferai ce que tu voudras.

—Vous avez tous les papiers nécessaires pour prouver que vous et moi sommes de bons sujets de l'Autriche et non de la Prusse?

—Des papiers! fit le baron avec un geste de mépris; tu sais bien qu'en payant on se procure tout ce qu'on veut.

—Eh bien! attendons que le comte de Montreux ait recours à nous.

—Sois tranquille, cela ne tardera pas.

En ce moment, le valet de pied vint annoncer que M. de Mondoze demandait le baron.

—Faites entrer, dit Max.

Et tandis que le domestique s'éloignait:

—Peut-être nous apporte-t-il enfin des nouvelles?

—Voyons, dit Kreizer, s'il va confirmer tes soupçons.

Mondoze n'eut pas le temps de saluer ses complices que tous les deux lui demandaient anxieusement s'il avait retrouvé son homme.

—Je le quitte à l'instant, dit Mondoze d'un air vexé; il se cachait de moi, parce qu'il avait peur de ma colère; je crois bien qu'il avait peur aussi de la police. Mais enfin, je l'ai retrouvé.

—Vous a-t-il expliqué son insuccès?

—Oui.... ou du moins il m'a donné des motifs qui semblent sérieux. Nous avons eu tort de nous imaginer qu'une grève se recrutait facilement quand cela; les temps sont changés, l'ouvrier ne se laisse plus conduire comme un imbécile.

Max jeta un regard de triomphe à son père. Henri de Mondoze continuait:

—D'abord, tout marchait bien. Mon homme avait recruté quelques uns de ses pareils, beaux parleurs, adroits et solides, une demi-douzaine environ; et il avait très bien réussi à faire éclater la colère sourde qui couvait latent chez les ouvriers de M. de Montreux contre leur patron. Ils avaient habilement plaidé la cause du travail contre le capital; la police commençait à s'inquiéter, et enfin, quand mon homme est arrivé à Saint-Etienne, la grève a été déclarée au premier signal. Alors il s'est passé une chose étrange: tous ces individus qui paraissaient si montés ont commencé à se défier des agitateurs. M. de Montreux a en l'adresse de prier la police de ne se mêler de rien, et les ouvriers, dédaignant toutes les tirades révolutionnaires qui réussissaient jadis admirablement, ont discuté leurs intérêts tranquillement, avec bon sens; ils ont écouté leurs contremaîtres qui leur prouvaient leur sottise, et la réunion où cela se passait est devenue promptement houleuse contre les agitateurs; on leur a reproché d'être des farceurs et non des vrais socialistes.... Et ils ont été bien heureux de pouvoir filer sans encombre. En restant plus longtemps, d'ailleurs, ils risquaient de se faire arrêter: qu'un d'eux bavardât, et nous étions compromis....

—Pardon, mon cher Mondoze, dit le baron d'un air finaud, vous étiez compromis, vous, mais nous, on ne nous connaît pas.... et j'aime à croire que ce n'est pas vous qui nous trahirez!....

Kreizer s'amusait parfois à lancer à Henri de Mondoze quelque allusion à la dépendance dans laquelle il le tenait; mais Henri lui répondit ce jour-là avec désinvolture:

—Croyez, mon cher baron, que si j'étais compromis, vous le serez bientôt, non pas parce que je vous trahirais, mais parce que la Justice française, dont on raille la lenteur, découvre le fond des plus sombres mystères dès qu'elle se mêle d'y voir clair. J'estime donc que mes gaillards ont bien fait de quitter Saint-Etienne sans attendre des complications dangereuses, et je vous assure, mon cher baron, que vous agirez sagement à l'avenir en montrant plus de prudence.

—Moins de violence et plus de ruse, dit Max.

—C'est bien cela, répliqua Mondoze.

Devant tant de bonnes raisons, le baron n'avait qu'à s'incliner, et il le fit de bonne grâce, quoiqu'il doutât de l'efficacité des moyens que voulait employer son fils.

Dès le lendemain, il réalisait quelques capitaux pour être prêt à venir en aide au comte de Montreux, aussitôt que celui-ci le lui demanderait.

Et quelques jours s'écoulèrent, pleins d'anxiété pour le père et le fils. Max surtout montrait une impatience folle: l'amour le plus violent lui tenaillait l'esprit sinon le cœur; il ne pensait plus qu'à une chose, au moment où le comte, en s'adressant à son père, lui permettrait de courir à St Etienne et de revoir Mlle de Montreux; il désespérait les courriers avant son père, et chaque jour, après un premier instant de dépit, il disait:

—Ce sera pour demain.

Le baron avait vainement essayé de se renseigner sur ce que M. de Montreux avait fait pendant son court séjour à Paris. Il n'avait plus son moyen habituel d'information: le vicomtesse, qui savait se bien tirer les vers du nez à M. Herbelin, était encore à Houlgate et n'annonçait son retour que pour le commencement de septembre.

Kreizer prit le parti de s'adresser directement à M. Herbelin; il alla le voir à son usine et, au milieu d'une conversation banale, lui demanda s'il avait des nouvelles du comte de Montreux.

—Mais pas du tout! s'écria Herbelin, d'un ton de mauvaise humeur; j'ai même appris, par une lettre de Mlle de Montreux à ma fille, qu'il était venu décrédit Paris.... Il ne s'est pas donné la peine de passer chez moi; il paraît qu'il est absorbé par des travaux considérables; ce nouvel ingénieur, dont je lui ai fait cadeau, accomplit, m'assure-t-on, des merveilles. Mais, du diable si je sais pour qui ces travaux sont exécutés!

Herbelin était vexé de n'avoir pas su s'attacher Harry Clifford dès le premier jour, et il avait très mal reçu Jérôme Labadié, lorsque celui ci lui avait appris que son ami s'installait définitivement à Saint-Etienne.

—Après le service que M. Clifford lui a rendu à Houlgate, dit le baron, je ne suis pas étonné que M. de Montreux ait tenu à le garder avec lui, d'autant qu'il est doué d'une intelligence remarquable....

—Ah! il lui a rendu bien d'autres services, mon cher! C'est lui qui a réduit cette grève qui menaçait de le ruiner.

Le baron eut un long tressaillement:

—Vous dites que c'est lui?....

—Je tiens l'histoire de Jérôme Labadié; et la chose est d'autant plus étonnante que les ouvriers étaient décidés à ne pas l'accepter; ils regrettaient un nommé Sandrac.... Vous savez bien.... celui de Neuilly....

—Oui. Après?

—Eh bien! Harry Clifford les a affrontés carrément, et il les a retournés en une heure. Ils ont oublié leur Pierre Sandrac et ne jurent plus que par Harry Clifford.

A la suite de cette conversation, le baron Kreizer devint tout aussi impatient que son fils; il commençait à ne plus voir clair dans les affaires de son ennemi.

—Max a raison, pensait-il; il faut que nous pénétrions intimement dans la maison; il y a de nouveaux secrets que nous ne connaissons pas.

Il se défiait surtout de ce Harry Clifford qui semblait s'attacher à Mlle de Montreux au chien de garde.

La lettre tant désirée arriva enfin.

"Vous avez eu la gracieuse pensée de me dire, il y a quelques jours, que vous étiez disposé à me servir de banquier, si besoin en était. Je vous écris donc, avec la plus entière liberté, pour vous demander dans quelles conditions il vous serait possible de me prêter une première somme de cent mille francs qui vous sera remboursée dans une année environ. Au cas où vous auriez changé d'avis, considérez cette lettre comme nulle et non avenue; je ne vous en serai pas moins reconnaissant des sentiments d'amitié que vous m'avez manifestés.

"Veuillez, mon cher baron, agréer, pour vous et pour votre fils, l'assurance de ma parfaite cordialité.

"Comte DE MONTREUX."

—L'insolent! s'écria Kreizer. C'est bien là le gentilhomme français, qui a l'air de nous honorer en vous demandant service.

—Que nous importe? lui répondit son fils. Maintenant, je vous affirme que je tiens la victoire: Mlle de Montreux est à moi!

—D'en t'entende! dit le baron, que l'approche de la vengeance tant attendue faisait frissonner.

—Ah! mon père, bien n'a rien à voir à nos affaires, mais plutôt le démon!

Et Max eut un éclat de rire sarcastique.

—Quand partiras-tu? demanda le baron.

—Ce soir même, mon père. Ces cent mille francs sont prêts!

—Je n'ai qu'à les prendre chez mon banquier.

—Bon; je veux être demain à Saint-Etienne et je vous jure que je n'en repartirai pas de si tôt!

Si le comte avait tardé à s'adresser au baron Kreizer, ce n'est pas que les besoins d'argent fussent devenus moins pressants à l'usine de Saint-Etienne; mais M. de Montreux éprouvait, malgré tout, une vérifable répugnance à mêler un étranger à ses affaires.

Avec une habileté et une souplesse dont il ne se serait pas cru capable, il avait fait alors des tentatives de divers côtés: on aurait bien consenti à lui faire des avances, mais à la condition qu'il permît de prendre hypothèque sur son usine et surtout à la condition qu'il autorisât ses prêteurs à mettre le nez dans ses travaux, et cela, il ne pouvait y consentir, puisqu'il avait engagé sa parole au Ministre de garder le secret sur la superbe commande qu'il avait reçue.

Cet tout s'était parfaitement passé de ce côté. Grâce à la prodigieuse activité déployée par Harry Clifford, il avait en bientôt un nombre suffisant de machines pour livrer plusieurs centaines de canons de fusils par jour.

Harry ne venait pour aussi dire plus dans la ville de M. de Montreux. Levé avant qu'on ne se soit, il ne sortait pas de ses ateliers pendant la journée; et, la nuit, on voyait longtemps briller sa lampe à la fenêtre de son cabinet. Le comte lui avait affectueusement reproché de trop travailler.

—Je me reposerai plus tard, avait il répondu simplement.

Il s'effaçait d'ailleurs de plus en plus, et ses relations avec son patron et avec la fille de son patron perdaient peu à peu le caractère d'intimité qu'elles avaient eu tout d'abord.

Il comprenait fort bien l'espèce de jalousie, même l'irritation que le comte avait éprouvées contre lui, et il cherchait à se faire oublier pour que rien ne ne troublât le calme délicieux de sa vie. Il savait se priver des moments exquis qu'il aurait pu passer auprès d'Hélène; il se contentait de vivre dans son atmosphère, de la saluer gentiment lorsqu'il la rencontrait et de sourire quelque fois adressait alors suffisait à le rendre pleinement heureux.

Il se fit encore plus humble, plus modeste lorsqu'un des membres du Comité d'artillerie vint inspecter secrètement l'installation de ses machines, inspection qui fut si satisfaisante que le Ministère n'avait pas hésité à confirmer au comte de Montreux sa commande de cent mille fusils.

Mais à partir de ce moment, il fallait des capitaux importants; et, ne les trouvant mille part dans des conditions satisfaisantes, le comte tombait dans le piège que lui avait tendu le baron Kreizer. Son amour propre y trouvait pleine satisfaction: le baron ne se mêlerait en rien de ses affaires, il n'aurait donc à avouer à personne la pénible crise qu'il traversait.

Quoiqu'il s'attendît à une réponse favorable de Kreizer, il ne pensait pas qu'elle fût aussi prompte; et il eut une vraie surprise quand on lui annonça le baron, un matin, au moment où il s'installait à son bureau, à la visite de Max Kreizer.

Grâce aux conseils de son père et aux leçons d'Henri de Mondoze et de la vicomtesse de Granson, Max avait à peu près perdu cette raideur allemande qui le rendait si désagréable à son arrivée en France; il était assez modifié pour ressembler maintenant à un Viennois, et l'on sait que les Viennois sont gens aimables, gais, empressées, les Parisiens de la race allemande.

Max s'avança très gentiment, la main tendue, vers le comte.

—Excusez mon père, disait il en même temps; une affaire importante le retient à Paris pour quelques jours, mais il m'a chargé de le remplacer auprès de vous.

Le comte, enchanté, accueillit très aimablement le jeune homme.

—Votre père a reçu ma lettre?

—Hier, par le courrier du matin; il s'est occupé de réaliser immédiatement les cent mille francs que vous lui avez fait l'honneur de lui demander, et les voici.....

Max déposait une liasse de billets de banque sur le bureau du comte.

—Comment! fit celui-ci, vous voyagez la nuit avec pareille somme sur vous!

—Oh! répliqua Max en souriant, je sais la cruelle mésaventure qui vous est arrivée; mon père m'a prévenu, et je n'ai pas fermé l'œil un instant.

—Votre père vous a-t-il chargé des négociations relatives à cet emprunt?

—Non, monsieur, mais il arrivera ici dans deux ou trois jours; seulement il n'a voulu mettre aucun retard à l'envoi de cette somme.

—Vous attendrez donc votre père à Saint-Etienne?

—Oui, monsieur, je suis descendu à l'Hôtel-de-France.

—Bien, dit le comte, très affable, je vais faire prendre vos bagages.... Oh! pas d'objection!.... j'entends vous offrir l'hospitalité.

En ce moment, un éclair de sombre joie traversa les yeux de Max: son plan infernal réussissait déjà.

VIII.

LES CAPRICES DE SUZANNE.

Mme Herbelin n'avait passé que peu de temps aux bains de mer.

Suzanne, qui habituellement se montrait fanatique de cette bonne vie en plein air, des promenades sur le sable, de parties de pêche à la crevette, des baignades aventureuses sous les yeux vigilants du célèbre baigneur Pesnel, ne trouvait plus de goût à rien cette année-là.

En vain sa mère essayait elle de multiplier les distractions, les plaisirs, des excursions à cheval, de petites soirées où elle réunissait toutes les jolies baigneuses de Lion-sur-Mer, des séances de soi-disant hypnotisme où le fameux Pickmann faisait ses plus beaux tours; en vain Pesnel l'emmenait-il au large dans le bateau qui avait remporté le premier prix aux régates.... Rien ne l'amusait plus, pas même les énormes plaisanteries de l'écoureur chargé de vendre le matin le poisson à la criée, sur la pierre, qui est le rendez vous des désœuvrés de Lion.

Suzanne avait le cœur gros, très gros, et nourrissait une solide rancune contre M. de Montreux.

—Quelle idée de s'en aller à Houlgate quand il lui était si facile de pousser jusqu'à Lion!

Sa mère avait essayé de lui expliquer que M. de Montreux obéissait à des intérêts supérieurs....

—Eh! qu'il reste à Houlgate tant qu'il voudra, maman! mais qu'il nous envoie Hélène!

—Qu'elle vienne, et nous la recevrons de grand cœur.

C'est tout ce que pouvait faire Mme Herbelin; malgré son indulgence, il lui était impossible d'adresser une nouvelle prière au comte de Montreux.

—S'il ne veut plus nous confier sa fille, tant pis pour lui!

Elle se révoltait à la fin contre le caractère jaloux du comte; si elle faisait bon marché de son amour-propre, il n'en était pas de même de son cœur: M. de Montreux l'avait blessée par toutes ses suspicions.

Et Suzanne s'ennuyait de plus en plus à Lion-sur-Mer. Elle s'était montrée si heureuse pourtant de partir! Elle s'imaginait alors qu'elle aurait bientôt Hélène pour compagne: et, tout secrètement, dans les replis de son petit cœur, elle avait l'espoir que la présence du comte à Lion-sur-Mer y attirerait les deux amis inséparables qui commençaient à prendre une si grande place dans sa vie, Harry Clifford et Jérôme Labadié.

Quelle bonne saison ils passeraient, tous réunis, dans cette gracieuse liberté qu'autorise la mer et qui, d'ailleurs, y semble si naturelle!

Elle formait des projets charmants.

Aussi, quel crève-cœur lorsque, par une lettre d'Hélène, elle apprit l'arrivée de Jérôme et de Harry à Houlgate!

—Mais enfin, maman, puisqu'ils sont libres, n'auraient ils pu venir à Lion?.... Ils nous doivent bien une visite!

—Ils nous la feront sans doute, mon enfant, répliqua Mme Herbelin avec une imperceptible nuance d'ironie; mais ils étaient peut-être attirés à Houlgate par quelque chose qui leur manquerait ici..

Suzanne eut un léger mouvement de colère:

—Tant pis pour eux, après tout! Je ne sais vraiment pas pourquoi je m'occupe d'eux.

Mais le lendemain elle disait, avec une pointe de jalousie:

—Hélène a de la chance, elle! Elle nous garde nos amis.... Elle pourrait bien nous en expédier un!

—Lequel? demanda Mme Herbelin, franchement moqueuse cette fois.

—Mais n'importe lequel! dit Hélène en rougissant, pourvu j'aie quelqu'un pour une distraire!

—Tu es gentille pour moi!

—Vous n'avez pas envie, je pense, maman, de venir jouer au lawn-tennis ou de pêcher la crevette?

—Pas du tout, dit Mme Herbelin, riant aux éclats. Mais n'y a-t-il donc que ces gens sérieux au monde? Tu es entourée chaque jour, d'une demi douzaine de jeunes hommes fort gentils, que tu feint tres consciencieusement la cour....

—Oh! maman! s'écria Suzanne toute délaignenses, la cour'...., Mais ça se dit plus.....

—Ah! non, j'oubliais que ça s'appelle flirter, pour la jeunesse "qui est dans le train".... là, tu vois que, moi aussi, je sais employer la langue à la mode quand il le faut.... Eh bien! tu les refuffes, tous ces pauvres jeunes gens! Il y en a un, surtout, vêtu d'un costume de flanelle blanche avec des bas noirs, un amour de gravure de mode; tu es impitoyable pour lui.....

—Le trouvez vous tous, maman?

—Mais, qu'est-ce que M. Labadié et M. Clifford, que nous ne connaissions pas il y a six mois, ont donc de spécial pour t'intéresser à ce point?

—C'est qu'ils sont vos amis d'abord, répliqua Suzanne d'un ton piqué. Et puis, quand il s'agit d'eux, que ce soit vous qui parliez, ou papa, ou M. de Montreux, on n'entend qu'un concert d'éloges: M. Labadié est bon, M. Clifford est supérieur; M. Labadié est charmant, bien élevé, M. Clifford dépasse tout ce qu'on peut rêver.... Il me semble que je ne mérite pas que vous vous moquiez de moi parce que je suis de même avis que vous!

Mme Herbelin écoutait sa fille en souriant; elle en savait plus long sur les petite secrète de Suzanne que ne l'avouait la jeune fille, plus même peut être que la jeune fille ne se l'avouait à elle même. Elle attendait tranquillement l'avenir, jugeant déjà règle avec sagesse et s'amusant des petites colères de sa fille.

Elle se revoyait à cet âge, si simple, si aimante, espérant trouver le bonheur le plus absolu dans le mariage. Et elle se disait souvent:

—Pauvre petite, je tâcherai que tu sois mieux lotie que moi!

Elle pouvait, même dans cette retraite de Lion-sur-Mer, se livrer à d'amères réflexions sur la légèreté des hommes.

Les années précédentes, M. Herbelin lui faisait l'amitié de ne jamais la quitter, lorsqu'il venait passer quelque jours avec elle: il lui donnait régulièrement la moitié de la semaine, puis rentrait à Paris pour ses affaires. Sa galanterie intermittente avait, d'ailleurs, pour motif principal le bon effet qu'il ressentait de la mer: il s'y retrempait, y regagnait de nouvelles forces pour sa vie de jeune homme; il disait souvent:

—La vraie fontaine de Jouvence.

Cette année-là, il avait oublié ses bonnes habitudes, leur préférait d'aller causer avec M. de Montreux, il se rendait régulièrement à Houlgate.

Il avait bien proposé à ces dames de les emmener avec lui, mais sans insister beaucoup, et sa femme avait facilement compris qu'il était encore autre chose de chez lui par quelque aventure, d'autant que, pendant ses petite voyages à Houlgate, il rencontrait toujours le général, c'est-à-dire son compagnon de folies.

C'était déjà un motif suffisant pour que Mme Herbelin refusât de l'accompagner; mais, en outre, elle ne voulait pas paraître à Houlgate tant que le comte de Montreux ne serait pas venu à Lion.

—C'est à nous à attendre sa visite, déclara-t-elle nettement à son mari: ni ma fille ni moi n'irons voir Hélène avant que son père ait eu la politesse de nous présenter ses devoirs.

—Comme vous voudrez, ma chère, répliqua Herbelin.

Il ne se croisait trop bien pour ne pas voir à quel point cette solution lui convenait. Elle n'en montra, en ce moment, aucun mécontentement: une amourette de plus ou de moins, que lui importait.

Mais les choses changèrent de face à la suite de la tentative d'enlèvement dont Mlle de Montreux faillit être victime.

On se rappelle que, prévenues par une dépêche de Jérôme, Hélène et sa fille étaient accourues à Houlgate sans hésiter. Devant une situation semblable, Mme Herbelin avait vite oublié sa petite rancune contre M. de Montreux.

Ce jour-là, M. Herbelin était à Paris.

Dans la soirée, le comte et sa fille quittaient Houlgate, ainsi que Jérôme et Pierre Sandrac, pour aller faire face à la grève de Saint-Etienne.

Mme Herbelin et Suzanne étaient rentrées à Lion sur-mer, et Suzanne ne se gênait pas pour dire qu'elle en avait assez de la Normandie.

—Soit! Nous rentrerons bientôt à Paris, lui dit sa mère d'un ton impatienté.

Mais, avant de repartir, elle voulut mettre son mari à l'épreuve.

Le samedi suivant, il arrivait tout bouleversé par l'aventure de Mlle de Montreux.

—Avouez, lui dit sa femme, que votre ami aurait mieux fait de nous donner sa fille que de la conduire dans la société plus ou moins bizarre de cette vicomtesse de Granson!....

Elle avait à peine prononcé ce nom que M. Herbelin perdait contenance.

Quand il s'agissait de son mari, Mme Herbelin avait une étonnante puissance de divination:

"Bien, se dit elle, c'est ou la vicomtesse elle même ou quelque femme de son entourage.... Ça devient plus grave."

Elle évita de prolonger l'embarras de son mari et parla d'autre chose; mais, le lendemain, du ton le plus indifférent, elle lui dit:

—Vous n'aurez plus besoin d'aller à Houlgate, puisque votre ami de Montreux en est parti?

Pauvre Herbelin! Il n'osa pas répliquer; et, durant toute la semaine qu'il passa encore sa femme et sa fille, il fut bien malheureux: il chercha bien quelque prétexte plausible pour quitter Lion-sur-Mer; il n'en trouva pas.

—Diable! se disait-il; elle se mêle.... Soyons prudents!

Mais quand il songeait qu'Ida était si près de lui, qu'il aurait pu la voir en toute liberté et qu'il demeurait privé à la chaîne conjugale, il maudissait sa faiblesse.

Il avait des distractions toute la journée; plusieurs fois, il appela sa fille "ma belle amie."

Et à l'heure du bain, il devenait un peu fou; il se souvenait d'une après-midi passée à Houlgate à attendre, sous les toutes, le moment de se baigner: Ida, déjà prête, enroulée dans son peignoir, les cheveux coquettement ensevelis dans un foulard écossais; et lui, prêt aussi à se baigner, admis sous la même tente, et lui faisant une cour acharnée—rien du flirtage moderne;—puis, le bain, oh, dans son maillot rose, il s'imaginait voir son ancienne maîtresse.... Ah! comme elle savait se jouer de lui, l'attirer jusqu'à la limite suprême, et là, lui refuser net ce qu'il implorait.

Et cela était une douce consolation au pauvre Herbelin, quand elle lui jurait que pas un, pas un n'obtenait d'elle au-delà d'un sourire.

Mme Herbelin ayant découvert à demi ce qu'elle voulait, annonça son retour à Paris. Son mari ne cacha pas sa joie: Paris, c'était la liberté, les prétextes facilement trouvés, le cercle, l'usine; et la vicomtesse lui écrivait qu'elle-même avait assez de Houlgate et qu'elle serait bientôt visible en son hôtel de la rue Clément-Marot.

A Paris, Herbelin retrouva, en effet, toute sa liberté, ne se doutant pas que, pour la première fois de sa vie, sa femme l'espionnait sérieusement.

Il était si maladroit et prenait d'ailleurs si peu de précautions pour se cacher qu'elle eut bientôt que son cocher l'amenait, à peu près tous les jours, au coin de l'avenue Montaigne et de la rue Clément-Marot; il se croyait prudent parce qu'il ne se faisait pas conduire exactement devant la porte d'Ida.

Mme Herbelin avait supporté, sans trop se plaindre, les liaisons avec les petites actrices, les demoiselles quelconques, liaisons aussi vite oubliées qu'elles se nouaient facilement, mais une liaison semblable, une pour une femme évidemment riche, quelque grande aventurière sans doute, mêlée peut être aux intrigues dirigées contre M. de Montreux, lui semblait trop dangereuse, la blessait trop profondément; et elle était résolue à l'enrayer.

Elle ne montra d'abord aucune colère; elle attendait patiemment que son mari eût commis quelque grosse sottise, qu'elle pût surprendre un indice flagrant.

Elle aurait pu fouiller dans sa correspondance, mais cela lui répugnait

Elle se contenta de le molester par de continuelles plaisanteries, l'envoya